

Histoire navale

Trafalgar

*Conférence donnée le 18 octobre 2000
à la Royal naval association - Aquitaine branch*

*Henri Lachèze est français, retraité vivant en Dordogne dans une région appréciée de beaucoup de Britanniques spécialement d'officiers de la Royal Navy, qui s'y sont retirés une fois leur carrière terminée. Ils ont demandé à M. Lachèze une conférence sur la bataille de Trafalgar vue par un Français. Les auditeurs étaient une centaine dont cinq officiers de marine français invités. Cette conférence a eu un certain retentissement, elle a été signalée par le **Times**. Le président de l'association a chaleureusement félicité et remercié le conférencier et lui a signalé qu'il avait reçu de nombreuses lettres, toutes élogieuses malgré, bien sûr, quelques désaccords qui n'entamaient en rien la satisfaction de ceux qui les exprimaient.*

Merci infiniment de me donner l'occasion de vous parler de la bataille de Trafalgar.

Quand Donald Pike prit contact avec moi à ce sujet, je dois dire qu'en premier lieu, je me suis montré hésitant. Il est beaucoup plus facile de parler d'une victoire que d'une défaite. Mike Minter commenta ensuite l'idée d'une façon telle qu'il balaya toutes les hésitations que j'avais pu avoir. Il me dit qu'ayant gagné tout à la fois la Coupe du Monde et la Coupe d'Europe de football, un Français devait pouvoir sans problème parler d'une défaite. J'acceptai donc.

Je suis certain que la plupart d'entre vous sont familiers des détails d'une bataille si célèbre, cependant je voudrais vous présenter trois idées qui pourraient être nouvelles pour vous :

- La première est que Trafalgar ne pouvait qu'être une défaite pour les Français et, de ce fait une très prévisible victoire pour la marine anglaise.
- La deuxième est que Trafalgar n'a pas sauvé l'Angleterre d'une invasion le 21 octobre 1805 et qu'au cours des années qui suivirent, les Anglais ont accordé à cette bataille une importance décisive qu'elle ne méritait peut-être pas.
- La troisième est que l'impact de cette bataille vous soit présenté par un Français aussi impartial que possible.

Je vous présenterai aussi quelques-uns des acteurs français de ce drame avec lesquels vous n'êtes peut-être pas familiers et je vous ferai part de quelques aspects de la bataille vus par le Français que je suis.

La supériorité navale anglaise

Le premier point est que les Français n'avaient aucune chance dans un combat naval contre les Anglais. La marine française avait eu ses heures de gloire durant la guerre d'indépendance américaine, quand l'amiral d'Estaing pouvait appuyer efficacement les forces terrestres françaises, commandées par Rochambeau et La Fayette, qui combattaient les Anglais aux côtés de Washington. Quant à la Révolution française, elle n'avait pas montré le moindre intérêt pour la marine, consacrant toute son attention à l'armée et aux opérations de défense du territoire. Durant les années révolutionnaires précédant Napoléon, la marine française entra en hibernation, tandis que la marine anglaise s'améliorait en qualité et en puissance.

Nos navires étaient aussi bons, sinon meilleurs, que leurs pendants anglais, quoique les préférences françaises, allant plus vers les deux-ponts armés de 74 canons alors que les Anglais préféraient les trois-ponts armés de 110 ou 120 canons, se révélèrent en fin de compte un désavantage. Au même moment, grâce au développement de la métallurgie, l'artillerie anglaise se montrait supérieure à l'artillerie française.

L'infériorité française était manifeste quand on examinait la valeur des hommes, du sommet au plus bas de la hiérarchie, de l'amiral Villeneuve lui-même au simple matelot. Nous verrons aussi plus tard combien le rôle joué par Napoléon se révéla décisif et catastrophique.

Comme l'a si bien fait remarquer l'Amiral Mahan : « *Mieux vaut de bons marins sur un mauvais bateau que de mauvais marins sur un bon bateau.* » Les marins en Angleterre étaient recrutés dans le riche vivier de sa puissante marine marchande, ce qui faisait que les trois-quarts au moins de tous les équipages étaient formés de marins professionnels, endurcis par des années de mer. La marine anglaise pouvait toujours compter sur des équipages bien entraînés, spécialement les canonnières qui étaient capables de tirer une bordée deux à trois fois plus rapidement que les Français et avec une beaucoup plus grande précision. D'autre part, la qualité des officiers anglais dépassait de beaucoup celle des Français. Au lieu de former une caste monolithique, les officiers anglais provenaient d'origines sociales les plus variées. Ils formaient une catégorie vraiment représentative de la nation, ce qui explique l'énorme popularité de la marine dans le pays. Seulement 12 % des officiers appartenaient à l'aristocratie, tandis que 50 % étaient recrutés parmi les professions libérales, parmi lesquelles les familles de marins, et 27 % dans la noblesse terrienne. Une carrière maritime était attractive et lucrative grâce en particulier à la « prime par tête » (5 livres par tête de prisonnier). Ordinairement un futur officier s'engageait comme volontaire à 11 ou 12 ans pour le service aux cabines et acquérait ainsi une grande expérience de la vie de marin et du combat. Les officiers montraient aussi une remarquable communauté de pensée et d'action et faisaient preuve d'initiative et d'audace quand ils se trouvaient isolés et ne pouvant compter que sur eux-mêmes. En outre, une longue tradition de victoires faisait qu'ils ne pensaient jamais qu'ils pourraient perdre une bataille.

Le haut commandement montrait les mêmes qualités et des amiraux comme Nelson, Collingwood ou Cornwallis avaient mis au point de nouvelles tactiques et de nouvelles

stratégies. Recherchant systématiquement le combat, ils concentraient leurs forces si nécessaire, poursuivant une offensive constante jusqu'à ce que se présente l'occasion d'une bataille décisive, totalement destructive pour l'ennemi. Paradoxalement, c'était là les tactiques et la stratégie que Napoléon savait si bien utiliser dans ses campagnes sur le continent.

L'infériorité navale française

À l'opposé, du côté français, la situation était bien différente. La marine marchande avait été ruinée par les guerres permanentes de la Révolution. Les marins bien entraînés étaient si rares que les bateaux devaient être armés avec des appelés originaires de la campagne. Évidemment, ils n'avaient aucune connaissance de la mer et ne pouvaient pas être correctement formés, pas plus qu'ils ne pouvaient acquérir d'expérience à la mer en raison du blocus des ports français par les navires anglais. L'une des principales raisons des défaites françaises, et en particulier de celle de Trafalgar, fut la médiocrité des équipages. Bien qu'ils se soient montrés courageux, qu'ils aient combattu avec acharnement, dans l'ensemble, ils ne se révélèrent pas très efficaces. (Après Trafalgar, un ministre anglais écrivit : « *Les Français ont combattu dans l'ensemble d'une façon exceptionnelle.* »)

Le manque de bons officiers et l'incompétence du haut commandement jouèrent un rôle aussi désastreux. La Révolution avait éliminé du corps des officiers beaucoup d'entre eux qui étaient expérimentés mais avaient dû quitter la France en raison de leurs origines aristocratiques. Ils furent souvent remplacés par des hommes du rang qui n'avaient aucune expérience en matière de stratégie navale. La marine de Napoléon était la même que celle de Louis XVI mais en nombre réduit en ce qui concernait les navires et les officiers et elle n'avait pas été modernisée comme l'avait été l'armée. Par-dessus tout, nos amiraux manquaient d'esprit offensif tout comme d'esprit d'initiative. Ils avaient un immense complexe d'infériorité face aux Anglais, en grande partie à cause des défaites qu'ils avaient subies durant les quelques batailles navales qui s'étaient déroulées pendant la Révolution. Leur attachement aux traditions leur rendait impossible d'adhérer aux changements que Napoléon tenta d'apporter dans la marine, ceci en dépit du fait qu'il avait pu y parvenir avec succès dans l'armée. Cela explique aussi la relative faiblesse de sa flotte.

Par exemple, les tactiques et la stratégie restaient très en retard et paralysaient cette flotte sous le joug de principes dépassés. Ainsi, il y avait la tactique de la ligne de bataille et le tir au canon à démâter en vue d'immobiliser l'ennemi ; bien entendu, la plupart des boulets manquaient leur cible ou étaient perdus. Les Français n'eurent jamais l'idée d'imiter les Anglais, qui tiraient directement dans la coque des navires ennemis, faisant éclater le bois et envoyant des éclats meurtriers dans toutes les directions. Cette tactique de tir explique le nombre élevé de victimes à Trafalgar (4 408 tués et 2 549 blessés chez les alliés franco-espagnols à comparer avec les 449 tués et 1 241 blessés du côté anglais).

En ce qui concerne la flotte espagnole engagée bord à bord avec les Français, la situation n'était pas meilleure que celle de son alliée. La plupart de ses navires étaient en mauvais état, ses officiers démoralisés et ses équipages encore pires que leurs homologues français.

En conséquence, Napoléon fut contraint de combattre avec une marine dont la rénovation venait juste d'être entreprise, qui n'était pas prête pour se battre et qui était incapable de disputer aux Anglais la suprématie sur mer. Malheureusement, il refusa de regarder la réalité en face. Il ne connaissait pas grand-chose aux affaires maritimes et ne comprenait pas les raisons qui présidaient à la supériorité anglaise que, d'ailleurs, il sous-estimait grossièrement. Il avait l'habitude d'improviser pour créer des armées comme si elles tombaient du ciel et de galvaniser le moral de troupes qui, avant son intervention, n'avaient démontré que peu de cohésion. Il pensait qu'il pouvait agir de même avec la marine et ignorait les objections de ses amiraux ou celles de son ministre Decrès. Il exigea d'eux l'impossible et les contraignit à accepter un combat qui, ils le savaient, se révélerait un désastre. Quand la flotte française quitta Cadix pour se mesurer à Nelson, on entendit un officier français déclarer : « *Nous n'avons plus qu'à chèrement vendre notre vie* ».

Quant aux amiraux commandant les deux flottes respectives, naturellement je ne dirai rien au sujet de Nelson, particulièrement à un auditoire anglais très versé dans la vie de ce marin hors pair. Tout a déjà été dit à son sujet. On en connaît certainement moins au sujet de son malheureux rival dont la personnalité joua un rôle tellement primordial dans la défaite inévitable.

Quand Napoléon projeta l'invasion de l'Angleterre, il ne pensait pas à détruire la flotte anglaise. En fait son plan, plus réaliste, était d'éloigner les vaisseaux anglais hors de la Manche pendant 48 heures ou 3 jours. Il calcula que c'était le temps dont il avait besoin pour transporter son armée : 150 000 hommes, 11 000 chevaux et 450 canons, sur les rives anglaises. Cette force d'invasion était déjà rassemblée à Boulogne et prête à embarquer sur 2 000 canonnières, barges de débarquement et autres petits bateaux. Son plan original était, si possible, de ne pas combattre mais de leurrer les Anglais en leur faisant croire que leur ennemi avait l'intention de menacer soit l'Égypte, soit les colonies anglaises des Antilles. Afin d'exécuter ce plan il fallait trouver un amiral audacieux et sûr de lui qui aurait une foi complète dans la réussite de cette stratégie et qui aurait un charisme suffisant pour instaurer la même confiance aux marins et officiers. Un tel homme existait : c'était Latouche-Tréville, le meilleur officier de la marine française, qui avait déjà combattu Nelson en 1801 et l'avait même contraint à prendre la fuite.

Malheureusement, en août 1804, treize mois seulement avant l'invasion programmée, Latouche-Tréville décédait subitement de mort naturelle. Pierre de Villeneuve, dont la promotion était due à la protection du ministre, le remplaça. Cet officier était physiquement courageux, intelligent mais tergiversait et manquait d'esprit de décision. Il n'avait pas non plus confiance dans ses navires, pas plus d'ailleurs que dans ses officiers et ses équipages. Les responsabilités qu'on lui demandait de prendre étaient trop lourdes pour lui. Pour bien comprendre sous quelle sorte de commandement la marine française alla au combat, il faut savoir qu'au moment où la bataille s'engageait, Villeneuve en fait n'était plus officiellement à la tête de la flotte car il venait d'être démis de ses fonctions par Napoléon en date du 17 septembre et remplacé par le contre-amiral Rosily. Profondément ulcéré par les reproches de Napoléon et ses accusations de lâcheté, Villeneuve était prêt à s'engager dans l'action la plus désespérée pour sauver son honneur et il était décidé à se sacrifier lui-même, avec la

flotte, si nécessaire. Le 21 octobre, au large de Cadix, une défaite l'attendait, mais point la mort qu'il chercha en vain durant toute la journée. Le vaisseau sur lequel il avait mis son pavillon, dut se rendre après une valeureuse résistance et Villeneuve fut fait prisonnier. Les Anglais le libérèrent en avril 1806, mais le ressentiment et les accusations de Napoléon le poussèrent au désespoir et il se suicida la même année à Rennes.

La bataille

C'est ainsi que le 21 octobre 1805, à 7 heures du matin, quand les navires ennemis apparurent à l'horizon pour combattre la flotte française, les jeux étaient faits et aucun miracle ne pouvait être espéré. La défaite était inévitable.

Ce fut en effet un désastre total et le plan de Nelson, qui consistait dans un premier temps à pousser ses 33 navires en deux colonnes inégales, l'une sous le commandement de Collingwood, l'autre sous le sien, afin de briser la ligne française puis dans un second temps, encercler l'arrière-garde de la flotte française alors que l'avant-garde française restait isolée, réussit pleinement. Villeneuve ne fut pas surpris par cette manœuvre qu'il avait prévue, mais fut incapable d'y répondre. Des 37 vaisseaux que comprenait la flotte franco-espagnole, 15 seulement eurent à supporter le choc de l'attaque anglaise, ayant quelquefois à combattre en même temps deux et même trois vaisseaux ennemis. À la fin de la bataille, aux environs de 6 heures de l'après-midi, 17 navires alliés, dont 8 vaisseaux français, avaient été capturés et l'un d'eux avait explosé. Ayant pris le commandement après la reddition de Villeneuve, l'amiral espagnol Gravina ordonna aux survivants de se réfugier à Cadix. 11 d'entre eux y parvinrent, mais la violente tempête qui se déclencha durant la nuit fut responsable de la perte de 4 des 17 navires pris par les Anglais. Ceux-ci durent en incendier 3 autres et les équipages français réussirent à reprendre 3 bateaux. Malheureusement, un seul d'entre eux réussit à regagner Cadix. Le lendemain, 2 bateaux français reprirent la mer et réussirent à libérer 2 autres vaisseaux français. En fin de compte, les Anglais gardèrent 4 vaisseaux dont ils ne purent utiliser qu'un seul. Comme vous le savez, les Anglais ne perdirent aucun navire même si certains furent sérieusement endommagés. Mais ils avaient perdu Nelson, tué par une balle tirée du *Redoubtable*, commandé par l'un des héros français du jour, le capitaine Lucas.

Qui était le capitaine Lucas ? Il était ce capitaine courageux qui, contrairement au déroulement protocolaire des combats, attaqua le *Victory* de Nelson qui cherchait à affronter le vaisseau amiral de Villeneuve, le *Bucentaure*. Le *Redoubtable* fut l'un des deux vaisseaux français libérés le jour suivant. Périrent en même temps que Nelson, parmi les personnes de marque, le contre-amiral Magon et l'amiral espagnol Gravina, mortellement blessé.

Les Français venaient de souffrir leur pire défaite à la mer, mais ils avaient combattu avec un grand courage et avec honneur. L'un des capitaines survivants, le capitaine Infernet de *l'Intrépide*, qui avait héroïquement résisté à 7 bateaux ennemis et avait tiré la dernière bordée de la bataille avant de se rendre, répétait comme halluciné la même phrase : « *Que va dire l'Empereur ? Que va dire l'Empereur ?* » Dans mon esprit, cette phrase résume la tragédie vécue par les officiers français qui avaient le sentiment qu'ils avaient failli à la mission confiée par l'Empereur qui, en réalité, était le principal responsable du désastre.

La victoire du côté anglais était, bien entendu, totale.

La faible portée de la victoire anglaise

On peut cependant se demander si la portée de cette victoire a été aussi grande que les Anglais le pensent. Tout d'abord, elle ne sauva pas l'Angleterre d'une invasion pour la simple raison que Napoléon avait déjà abandonné l'idée de débarquer en Angleterre au moment où la bataille eut lieu. La raison en était que le 9 août, presque trois mois auparavant, l'Autriche avait décidé de rejoindre la coalition formée par l'Angleterre et la Russie et Napoléon ne pouvait pas prendre le risque de se trouver en Angleterre avec la menace sur le continent d'une attaque lancée contre la France. Il changea donc radicalement ses plans. Déjà le 5 août, étant encore à Boulogne, il avait pensé que la guerre sur le continent était imminente. Il convoqua Daru, qui avait la charge de ses affaires personnelles, et lui dicta durant cinq heures le plan précis jusqu'au moindre détail de ce qui devait être sa plus brillante campagne dont le point culminant devait être la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805. Le 24 août, il avait donné l'ordre à la Grande Armée de se mettre en marche en direction du Danube. Le 30, il désarma la flottille et le 1^{er} septembre, il quittait Boulogne. Ce n'est que le 2 septembre qu'il apprit que Villeneuve s'était réfugié à Cadix. Il est donc faux de dire que son changement de plan était dû à l'échec de Villeneuve et encore plus de soutenir qu'il y avait danger d'invasion au moment de Trafalgar. En fait, lorsque Villeneuve quitta Cadix il ne tentait plus de rejoindre la Manche. Sa mission était de se rendre à Naples dans le but d'impressionner le roi et de le convaincre de ne pas rejoindre la coalition anglo-russo-autrichienne. Le 20 octobre 1805, à la veille de Trafalgar, Napoléon reçut la reddition du général autrichien Mack et de ses 27 000 hommes à Ulm. En 20 jours de campagne, Napoléon avait fait 60 000 prisonniers, pris 90 drapeaux, 200 canons et 5 000 chevaux.

Trafalgar n'établit pas non plus la suprématie anglaise sur les mers pour la bonne raison que, comme nous l'avons vu précédemment, elle l'avait déjà. Certainement Trafalgar confirma et renforça cette suprématie, mais il n'en demeurait pas moins que la marine française n'était pas totalement hors de combat. Nous avons aussi vu qu'un certain nombre de bateaux français réussirent à s'échapper de Trafalgar. Ils constituèrent le noyau de la nouvelle flotte française que Decrès, le ministre français de la Marine, continua à réorganiser et à développer. Dès 1814, 9 années plus tard, la marine française comptait 63 vaisseaux et 36 frégates, c'est-à-dire autant de navires qu'avant Trafalgar. Elle ne pouvait cependant pas encore rivaliser avec la marine anglaise, qui maintenait en alerte permanente 100 vaisseaux et un grand nombre de bateaux moins importants. La flotte française était cependant suffisamment efficace pour rendre crédible la doctrine que Decrès appelait lui-même en anglais : « *The fleet in being* ». Cela consistait à maintenir un grand nombre de bateaux dans les ports forçant ainsi l'Angleterre à les bloquer à très grands frais pour le Trésor d'Angleterre. Paradoxalement, si Napoléon avait suivi cette ligne de conduite avant Trafalgar et avait laissé Villeneuve demeurer à Cadix, il aurait créé contre les Anglais une plus grande menace. Ceux-ci n'auraient pas attaqué la flotte française et auraient dû maintenir un blocus difficile. C'était en fait précisément ce que Nelson craignait : que les Français ne quittent pas

Cadix. Napoléon envoya sa flotte à la destruction sans raison valable et considéré sous cet angle, Trafalgar n'a été qu'une action parfaitement inutile.

Les réelles conséquences de la victoire anglaise

Si donc Trafalgar ne fut pas la bataille qui sauva l'Angleterre, quel fut son impact véritable ? Bien entendu, soit dit en passant, je suis conscient qu'en ce moment, vous devez être plutôt irrités contre ce Français qui ose remettre en question la plus glorieuse des batailles gagnées par l'Angleterre, et cela devant une assemblée d'officiers anglais ! Quel toupet ! Je ne veux pas minimiser ce qui est en effet une grande victoire et j'espère que vous comprendrez mon objectif qui est tout simplement de vous exposer ce que la bataille de Trafalgar représente pour les Français. À ce stade, j'aimerais vous raconter une petite histoire qui, certes, n'est pas représentative de la majorité de mes compatriotes, mais que je pense être révélatrice quand on parle de Trafalgar. Deux Français arrivent à Londres pour la première fois. Ayant quitté la gare de Waterloo ils se retrouvent à Trafalgar Square. L'un d'eux se tourne alors vers l'autre et déclare : « *Les Anglais sont étranges, ils donnent des noms de défaites à leurs lieux publics.* »

Pour la plupart des Français, Trafalgar est surtout connu pour l'expression « un coup de Trafalgar » signifiant quelque chose de mauvais, de soudain, de traîtreusement accompli alors que vous avez le dos tourné. C'est la preuve que **la langue quotidienne de chaque pays porte en elle les plaies et les préjudices de la nation qui la parle.**

La maîtrise des mers par les Anglais, que Trafalgar confirma, les aida à résister au blocus continental. Ils purent commercer librement outremer, dans les colonies espagnoles d'Amérique du sud par exemple, et ainsi compenser la perte du marché européen. Le fait que l'Angleterre fasse la loi sur les mers fut aussi un facteur décisif dans sa résistance militaire et économique à l'hégémonie de Napoléon. Ce fut en fait le seul obstacle à la domination mondiale de la Grande Armée. Grâce à sa présence permanente en mer, au large des côtes européennes, l'Angleterre put résister et tenir tandis que Napoléon accumulait victoire sur victoire sur le continent.

La supériorité anglaise sur les mers fut-elle un facteur décisif dans la chute de Napoléon ? Elle affaiblit certainement l'économie continentale, mais elle ne la fit pas s'effondrer. Sur le plan militaire, elle permit à l'Angleterre de mettre en place une stratégie offensive périphérique et de débarquer des troupes là où les Français étaient en situation de faiblesse, forçant ainsi Napoléon à disperser ses troupes. Mais dans l'ensemble cette suprématie ne joua pas un rôle décisif, à l'exception notable du débarquement de Wellington au Portugal. Par exemple, les opérations navales anglaises en Adriatique au cours de l'année 1809 n'aidèrent pas l'Autriche le moins du monde. Et il y a toutes raisons de penser que si la Russie avait été battue, Wellington aurait été incapable de se maintenir au Portugal, malgré la supériorité navale anglaise. En 1812, selon certains historiens, l'Angleterre aurait été asphyxiée par la pression du blocus continental et elle n'a été sauvée que par la désastreuse campagne de Russie, le véritable tournant de la guerre contre Napoléon.

On a attribué ce tournant de la guerre à Trafalgar. En réalité, Napoléon fut condamné à entreprendre de plus en plus de campagnes, à gagner de plus en plus de batailles sur le continent, pour assurer l'efficacité de son blocus économique contre l'Angleterre, blocus qui demeurait la seule arme qui lui restait pour combattre son vieil ennemi. Quoique certains historiens aillent jusqu'à dire que Trafalgar fut la cause réelle des défaites militaires de Napoléon, en fait, il semble bien que cette théorie soit des plus simplistes car elle ne prend pas en compte la personnalité de Napoléon et ses ambitions. Ni la marine anglaise, ni même l'Angleterre, ne sont responsables de la défaite de Napoléon. **La véritable raison de sa défaite n'est pas venue de la mer mais des profondeurs glacées de l'immensité russe et de la bataille de Leipzig, lorsque toute l'Europe rassembla ses forces pour mettre un terme à la réputation d'invincibilité de Napoléon.**

Pour une conclusion impartiale

Il est difficile maintenant de tirer une conclusion. Il est clair que durant la période dont nous venons de parler, les deux nations furent sous la protection de dieux différents : l'une était sous la protection de Mars, l'autre sous celle de Neptune. Mars était présent à Austerlitz, Neptune l'était à Trafalgar. Ces deux formidables batailles se déroulèrent la même année, avec les mêmes tactiques audacieuses, avec la même efficacité destructrice.

Et maintenant ? Faut-il vraiment tirer une conclusion ? Est-il justifié que ce soit moi qui le fasse ? Comme les Britanniques, les Français sont extrêmement pointilleux quand il est question de leur histoire. Ils sont piqués au vif quand on leur rappelle certains douloureux événements. Les Anglais, très normalement, célèbrent aujourd'hui Trafalgar comme l'une de leurs plus grandes victoires, mais les Français souffrent d'avoir été vaincus par les Anglais. Ils voudront toujours vous prouver qu'en réalité, ils le furent par quelqu'un de tout à fait autre, quelqu'un de plus aisé à accepter comme vainqueur, par exemple Blücher le général prussien de Waterloo, plutôt que Wellington.

Je me rends compte que je me suis aventuré sur un terrain extrêmement dangereux, mais j'espère que malgré tout, j'ai pu contribuer à vous apporter quelques faits que vous ne connaissiez pas auparavant et ce, avec suffisamment d'impartialité. Peut-être, après tout, est-il mieux de laisser le dernier mot à Nelson lui-même. Il a écrit : « *Le destin des empires ne se décide pas toujours sur les mers.* » et il savait de quoi il parlait quand il s'agissait de la mer.

Merci beaucoup pour votre invitation et l'intérêt que vous m'avez manifesté.